

LITHUANIE : UNE LITTÉRATURE ÉCARTELÉE

par Ugnė KARVELIS, Revue *Europe*, n° 763-764
novembre-décembre 1992, « Littératures des Pays baltes »

Lithuanie ou Lituanie ? Si le Petit Larousse nous laisse le choix, le professeur A.J. Greimas est catégorique : « *Lithuanie est la seule orthographe historiquement fondée car elle désigne l'État souverain qui existait dès le Moyen Âge.* »

La référence au passé — mythique ou réel — reste fondamentale dans un pays où l'imaginaire, tant collectif qu'individuel, est pétri d'histoire, vécue par les Lithuaniens comme une composante de l'actualité, à la fois légitimation orgueilleuse et ciment d'une identité nationale sans cesse remise en question par des voisins plus puissants qui menacent la vie même de la nation. Ainsi, au lendemain du massacre perpétré par les chars soviétiques en janvier 1991, les murs de Vilnius se couvrirent d'appels au secours adressés indifféremment à Dieu, saint Georges et Vytautas le Grand qui régnait à la fin du XIV^e siècle sur un territoire allant de la Baltique à la Mer Noire.

Soucieux de l'intégrité de sa culture, le grand-duché de Lituanie, qui compte alors plus de deux millions de sujets, n'essaye pas de l'imposer aux peuples conquis. Les documents administratifs sont rédigés en vieux slave, bien que la langue lithuanienne soit l'une des plus anciennes de notre continent et reste, à ce jour, proche du sanscrit qui est à l'origine de la souche linguistique indo-européenne. L'attachement des Lithuaniens pour leur langue n'a d'égal que leur capacité de résistance aux tentatives de déculturation dont elle a fait l'objet trois siècles durant.

À l'époque de la Renaissance, Vilnius est pourtant une métropole internationale. L'université, fondée en 1579, est le fief du latin. À quelques pas de là, le yiddish est maître : les juifs ayant obtenu en 1388 un statut analogue à celui de la noblesse, Vilnius devient la « Jérusalem du Nord » où s'épanouissent les écoles rabbiniques. Lorsque l'union personnelle avec la Pologne est transformée en union réelle (1569), le polonais devient langue d'État. C'est donc en latin ou en polonais que sont rédigées les œuvres des Lithuaniens instruits.

La « Petite Lituanie », région de Prusse orientale alors principalement peuplée de Lithuaniens convertis au protestantisme, est le creuset où se forge la langue nationale, celle des rustres : à partir de 1547, on y édite de nombreux ouvrages religieux à usage populaire. C'est là aussi que l'œuvre fondatrice de la littérature lithuanienne voit le jour : *Les Saisons* de Kristijonas Donelaitis, pasteur de campagne, écrit en 1760-1770, mais édité seulement en 1818, est un poème épique en hexamètres classiques qui donne à voir, dans un langage truculent, la vie quotidienne des paysans encore soumis au servage.

À peine née, cette littérature est menacée de disparition. Lors du troisième partage de la Pologne (1795), la quasi-totalité du territoire lithuanien échoit aux tsars qui mènent une politique de russification intensive et interdisent l'enseignement en langue lithuanienne, puis l'usage de l'alphabet romain, symbole de l'appartenance au monde occidental. Le nom même de Lituanie est rayé de la carte. Imprimés en « Petite Lituanie », les bibles et les abécédaires sont importés en contrebande par les « knygniesiai » (porteurs de livres). Aussi, à la fin du XIX^e siècle, seulement 6,8 % des enfants d'âge scolaire fréquentent les écoles publiques où l'enseignement est dispensé en russe, mais 54 % d'entre eux savent lire et écrire.

Les curés de campagne, amenés à se substituer aux instituteurs, jouent un rôle essentiel dans la lutte pour la langue et l'identité nationales. Fils de paysans, ils partagent leur vie et deviennent tout naturellement les maîtres à penser du peuple. Les principaux écrivains précurseurs de l'indépendance sont souvent des prêtres, ainsi Maironis (1862-1932), le poète national lithuanien. Chantre de la grandeur historique et des « géants » du passé, lyrique jusqu'à l'exaltation dans sa passion pour la terre de Lituanie et sa beauté, il a su capter le romantisme et la sensibilité populaires, trouver le ton exact pour les exprimer, fourbissant le sentiment national jusqu'à en faire le miroir où chacun se reconnaît. Soixante ans après sa mort, ses poèmes — particulièrement faciles à mémoriser et souvent mis en musique — sont gravés dans les têtes. Maironis a créé des stéréotypes qui hanteront longtemps la poésie lithuanienne et dont le principal est la glorification et la mythification du monde rural. C'est chose d'autant plus facile que l'intelligentsia qui gère l'indépendance est issue du monde paysan : les écrivains de l'entre-deux-guerres sont, en très grande majorité, originaires d'un village. Cela explique également l'omniprésence de la nature dans la littérature lithuanienne où plantes et animaux ne sont pas de simples composantes de l'environnement mais des interlocuteurs fréquemment personnifiés, les partenaires privilégiés de l'homme. Ce rapport, hérité de la tradition païenne, se traduit par une abondance de métaphores et de références aux légendes et notamment à la couleuvre, jadis animal sacré, gardienne des temples et des demeures, médiatrice entre le monde souterrain et le domaine du visible. Il ne faut pas oublier que la Lituanie — catholique à plus de 90 % du temps de l'indépendance — fut le dernier pays d'Europe à se convertir au christianisme en 1387.

Au XIX^e et au début du XX^e siècle, la poésie représente l'essentiel d'une production littéraire repliée sur l'image du peuple et de la nation (il n'existe qu'un seul mot pour désigner l'un et l'autre), comme si l'interdiction de presse en langue lithuanienne, levée seulement en 1904, avait conditionné les écrivains en les amenant à privilégier les formes oralement transmissibles.

Il faut attendre que la Lituanie se sente installée dans une indépendance qu'elle croit durable pour que sa

littérature se diversifie. Dans la seconde moitié des années 1920, les revues culturelles foisonnent, on traduit à l'envi les œuvres étrangères, avec une prédilection marquée pour la France, où de très nombreux écrivains et artistes font leurs études. Dans les années 1930, on s'oriente davantage vers des recherches formelles, dans le sens d'une synthèse qui conférerait une portée universelle aux racines spécifiquement nationales. En littérature comme en politique, la Lituanie tente d'oublier les siècles d'enfermement, elle se sent partie intégrante de l'Europe occidentale.

L'invasion de la Lituanie par l'U.R.S.S. en juin 1940 met un terme brutal à l'essor littéraire. L'indépendance n'aura duré que vingt-deux ans. Avec l'occupation allemande (juin 1941), commence le massacre des juifs : les *Litvaks* sont la communauté d'Europe qui subira les plus lourdes pertes : 94 %. Lorsque les Lituanais boycottent la légion SS, les établissements d'enseignement supérieur sont fermés à titre de représailles, dès mars 1943. L'histoire redevient l'ennemie de la culture.

À l'automne 1944, l'armée soviétique revient. L'intelligentsia fuit massivement à l'approche du front, les écrivains emportent pour seul bagage une poignée de terre natale et une vision transfigurée de la patrie perdue. « Personnes déplacées », ouvriers non qualifiés, domestiques chez des millionnaires américains, ils mythifient de nouveau la chaumière et le village natal, symboles du paradis perdu. Certains, comme Bernardas Brazdionis (né en 1907), poète romantique, auteur très populaire de littérature enfantine, lancent l'anathème : — « *J'appelle mon peuple que le Guépéou étouffe, / Livré à la tourmente comme feuille d'automne* » — convaincus que la parole poétique, telle la colonne de feu, sera le ferment et le guide de la nation.

Quelques rares voix osent prendre le contre-pied du patriotisme de rigueur. H. Radauskas, maître du contrepoint ironique, rétorque : « *Je ne suis ni bâtisseur, ni chef de la nation, / Je reste assis à l'ombre de mon acacia blanc.* » Jurgis Savickis, installé à Roquebrune, manie le sarcasme et le fantastique pour évoquer la toute-puissance du mal et la constance métaphysique de la bêtise humaine dans son recueil de nouvelles *Raudoni batukai* (1951) ; dans *Zernė dega* (La terre brûle, 1956), « Journal d'un intellectuel sceptique », il analyse l'impuissance politique de l'Europe et sa trahison à l'égard des petits pays. Les jeunes écrivains, qui faisaient leurs études à l'université de Vilnius pendant la guerre, sont formés à l'école de Baudelaire et de Milosz, de Jaspers et de Heidegger. A. Nyka-Niliunas se penche sur « l'équation de l'être et de l'anéantissement ». Pour A. Mackus, seule la mort est divine et éternelle ; elle dépoétise notre monde voué au Néant. Son écriture, lourde et monotone, rompt avec la fluidité musicale et les fioritures linguistiques de rigueur chez ses compatriotes. Nous sommes loin de l'idéologie que prônaient les aînés.

À cette liste de poètes, il convient sans doute d'ajouter Tomas Venclova, l'un des écrivains les plus à la mode depuis l'indépendance. Fils d'un éminent poète communiste, traducteur de littérature anglo-saxonne, il a émigré aux États-Unis en 1976 et passe pour avoir rénové la langue lithuanienne dans le droit fil du néoclassicisme.

Jusque dans la deuxième moitié des années 1960, les œuvres publiées en Occident restent interdites et pratiquement inconnues dans une Lituanie durement éprouvée par le régime soviétique : quelque 100 000 hommes, parmi lesquels de nombreux étudiants et universitaires, prennent le maquis. La lutte armée se poursuit pendant huit ans... Au total, la Lituanie perd quelque 450 000 habitants — morts ou déportés — dans les années qui suivent la guerre. Plus de soixante écrivains reconnus sont arrêtés et condamnés à des peines de longue durée. Les ouvrages du temps de l'indépendance disparaissent par centaines des rayons des bibliothèques. Ils reprendront leur place un demi-siècle plus tard, sortant de quelque cachette campagnarde : le respect de la parole imprimée — si longtemps interdite — a vaincu la peur.

Pendant les dix premières années de régime soviétique, très peu d'auteurs échappent au carcan de la littérature officielle. Parmi ceux-là, le poète Balys Sruoga (1896-1947), déporté par les nazis « pour l'exemple » : dans *Dieuu miskas* (La forêt des dieux) il évoque, sous forme de roman, son expérience au camp de Stutthof, mais il le fait avec un humour distancié très rare dans ce genre de littérature. Ou encore Saloméja Nėris (1904-1945), évacuée en Russie pendant l'occupation allemande. Son dernier recueil de poèmes, *Dainuok, Sirdie, gyvenima* (Chante, mon cœur, la vie), est un cri d'un lyrisme déchirant, un chant d'amour charnel à la terre natale, une révolte contre l'arrachement, le manque insupportable. Parmi les écrivains officiels, seul Eduardas Mieželaitis (né en 1919), militant communiste dès le lycée, est un poète de grande envergure. Retour de Russie, lui aussi, ce maître de la langue et de la rime sait chanter à la fois la Lituanie inaliénable et le socialisme.

Après la mort de Staline, la littérature ose une timide percée de « contestation intérieure ». Les critiques lithuanais attribuent cette attitude timorée à une psychologie héritée de l'époque du servage, abolie depuis moins d'un siècle (1863). Effectivement, comme au temps des tsars, la langue, détournée de sa fonction, entre en résistance, et redevient le principal outil de sauvegarde de l'identité, de la conscience et de la mémoire historique nationales, en un temps où le russe est de nouveau la langue officielle de l'administration, de l'économie et du parti au pouvoir.

Lorsque, vers 1957, le dégel s'annonce en U.R.S.S., la poésie lithuanienne retrouve son prestige d'antan. Ainsi *Vientelė zernė* (Terre unique), de Justinas Marcinkevičius est tiré à 50 000 exemplaires. Comme au début du siècle, la terre et la nature sont au cœur de toutes les œuvres. Selon les tempéraments, elles apparaissent comme l'espace existentiel de l'homme, une métamorphose vitale à l'abri du politique, une participation au processus cosmique (Sigita Gėda), l'incarnation d'un amour merveilleux, ou simplement comme la quintessence de la Lituanie indestructible. Du coup, la littérature revient à sa fonction didactique : les pièces de J.

Grusas — *Herkus Montas* (1957) et *Barbara Radoilaitė* (Barbara Radziwill, 1976) —, la trilogie dramatique de Justinas Marcinkevicius — *Mindaugas*, *Mazvydas*, *Katedra* — tiennent lieu de cours d'histoire lithuanienne à une époque où celle-ci n'est plus enseignée et deviennent le support de la notion d'état national comme opposée à celle de république soviétique.

Supposément plus accessible au lecteur prolétaire, donc plus suspecte et plus surveillée, la prose traite les sujets de rigueur : collectivisation des terres, lutte contre les « bandits » (le maquis), industrialisation, mais sur un ton qui respire la déception et la lassitude. Les « bienfaits du socialisme » deviennent ainsi les symboles d'une nation écartelée, exilée d'elle-même, des traditions agraires séculaires qui étaient le fondement de son identité. Telle est la résonance, héritée du XIX^e siècle, des romans et nouvelles de J. Avyzius, Bitė Vilimaitė, R. Kasauskas, Mykolas Sluckis et même de J. Baltusis qui adhère pourtant au système socialiste. On retrouve cette atmosphère, sous forme d'intuition élégiaque d'un cataclysme imminent, dans certains textes de Juozas Aputis, l'un des écrivains les plus mordants de cette lignée.

Le poète Marcelijus Martinaitis emprunte un chemin de traverse pour aller dans la même direction : le personnage de *Kukutis*, cousin samogytien de notre Bécassine, tour à tour attendrissant, irritant ou comique, incarne le paysan type, avec ses vertus et ses travers, face aux phénomènes d'un monde en mutation. La coupure avec l'Occident est totale et la littérature lithuanienne se trouve renvoyée aux valeurs fondatrices d'antan, à la mystique agraire du XIX^e siècle, à la conception de l'écrivain en tant que porteur et diffuseur des *Lumières*, ce qui représente évidemment une régression par rapport à l'immédiat avant-guerre.

Vers le milieu des années 1960, s'amorce une nouvelle ouverture sur le monde : on recommence à traduire — les classiques d'abord, — puis Joyce, Kerouac, Salinger, R. Lowell, Dylan Thomas, Kavafis. Les romanciers du « boom » latino-américain marquent profondément les écrivains du renouveau qui se dessine à partir du milieu des années 1970 : Garcia Marquez a manifestement servi de brise-glace à S.T. Kondrotas et Cortazar à R. Gavelis, dont l'œuvre maîtresse, *Vilniaus Pokeris* est le premier roman véritablement urbain de la littérature lithuanienne en même temps qu'une tentative de définir l'*homo lituanensis* contemporain par rapport à l'*homo sovieticus*. Il s'agit aussi, pour l'auteur, d'exorciser la pudibonderie imposée par le régime soviétique et encouragée par l'église catholique. Certains poètes comme Sigita Geda et Kornelijus Platelis parmi les plus jeunes, se tournent vers les philosophies et le dépouillement formel de l'Orient. A.A. Jonynas fréquente profitablement Rilke et même César Vallejo. G. Patackas, considéré par ses concitoyens comme l'apologue du sexe, manie la métaphore et la mythologie grecque, à la recherche d'un érotisme porté au rang d'ascèse mystique mâtinée d'auto-dérision. Un « marginal » comme A. Grybauskas, influencé à ses débuts par l'expressionnisme allemand et ensuite par la littérature tchèque dont il devient le principal traducteur, habille de baroque ses textes accusateurs. Tous les écrivains de cette période ont en commun une passion pour leur langue, qu'ils cisèlent, épurent, réinventent, mais aussi une blessure profonde, une douleur qui semble leur peser, les étouffer, leur interdire l'accès au jeu et à la joie.

Les événements de ces quatre dernières années ont bouleversé le panorama littéraire lithuanien : la littérature de l'émigration a fait irruption à la façon d'un raz-de-marée en même temps que les témoignages des déportés, les récits de la résistance armée, les mémoires en tous genres faisaient exploser la chaudière éditoriale en réponse à une soif trop longtemps réprimée de connaître le passé récent afin de se définir par rapport au présent. Émouvante et sans doute nécessaire, mais d'une qualité littéraire souvent douteuse, cette production a fini par devenir l'arbre qui cache la forêt. Déroutés par le fait de ne plus être des résistants, les écrivains semblent tâtonner à la recherche d'une nouvelle orientation, sensibles au danger que constituerait la mise en place d'une nouvelle race de « héros positifs ».

Le problème de la « désoviétisation », brûlant dans tous les domaines, est particulièrement épineux en littérature. Malgré les morts et les disparus, malgré la collectivisation forcée des terres, la Lituanie n'a pas connu une destruction matérielle comparable à celle de la Biélorussie ou de l'Allemagne. Il lui est d'autant plus difficile de mesurer les dégâts mentaux produits par un demi-siècle d'occupation et de trouver l'équilibre de nouvelles valeurs, une plateforme où pourrait s'engager un authentique dialogue avec les émigrés et leurs descendants, élevés dans des civilisations différentes.

Privée de ses cultures multiples, Vilnius reste appauvrie : l'intelligentsia polonaise est partie dès qu'elle en a eu la possibilité, préférant une Pologne socialiste à une Lituanie soviétique. Il ne reste personne pour revendiquer aujourd'hui cette double appartenance que clamait A. Mickiewicz au XIX^e siècle : *gente lituanus, natione polonus*. La civilisation *lituak* n'est plus et la plupart des survivants de l'holocauste choisissent Israël, même si le romancier Icchokas Méras et le poète Markas Zingeris, écrivains juifs de langue lithuanienne, s'efforcent de recréer une culture spécifique. Peut-on espérer un apport culturel novateur de la part des émigrés ? Il est sans doute trop tôt pour en imaginer la nature.

Les textes que nous proposons ici ne permettent pas de composer un panorama complet, d'autant que nous avons pris le parti de donner la parole aux écrivains qui n'ont pas quitté la Lituanie. Comme tout choix, notre décision est arbitraire et n'a d'autre ambition que d'établir un premier contact avec une littérature pratiquement inconnue en France.